

Pourquoi le “Manifeste du Parti communiste” est toujours d’actualité, selon Slavoj Žižek Les Inrocks.com / Par Mathieu Dejean / Le 02.11.18

Dans son nouveau livre, le philosophe slovène réhabilite le “Manifeste” écrit par Marx et Engels en 1848, tout en travaillant à combler ses limites.

Brandir le *Manifeste du parti communiste*, publié en 1848 par Marx et Engels, comme boussole pour nous guider dans le clair-obscur du temps présent peut paraître un brin audacieux. Mais le philosophe slovène Slavoj Žižek ne s'embarrasse pas du qu'en-dira-t-on. Il le prouve une nouvelle fois avec un petit livre au titre sans équivoque : *L'actualité du Manifeste du Parti communiste* (Fayard). L'auteur, connu pour se revendiquer (avec son ami Alain Badiou) de [“l'idée du communisme”](#) (du nom d'un colloque réuni à Londres en 2009 en présence des principaux spécialistes mondiaux de la pensée marxiste), évite cependant l'écueil du dogmatisme.

Son livre - qui n'est pas dénué d'affirmations polémiques sur la “célébration actuelle des minorités”, ou l'idée très optimiste selon laquelle “le patriarcat a perdu définitivement son rôle hégémonique” (sic) - n'est pas une exégèse béate du fameux *Manifeste*, dont la résurrection pourrait souligner la faiblesse intellectuelle de la gauche radicale contemporaine. Il s'agirait plutôt d'une tentative de rendre sa complexité à un texte souvent résumé à quelques phrases coup de poing (“*L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes*”, etc.), de discerner ses fulgurances comme ses angles morts face au capitalisme globalisé, et de formuler une critique constructive du marxisme occidental le plus étroit.

“Une acceptation cynique du ‘monde comme il va’”

En effet, comme Žižek l'a déjà expliqué dans [son précédent ouvrage](#), *La Nouvelle lutte des classes*, la définition classique du prolétariat ne suffit plus à résumer l'antagonisme entre classes oppressives et classes opprimées. Les rangs du prolétariat contemporain se sont élargis bien au-delà du seul ouvrier qui doit vendre sa force de travail pour vivre - travailleurs précaires et immigrés, étudiants sans emplois, habitants des bidonvilles...

Mais dans ce contexte où le “*sujet révolutionnaire*” n'a jamais été potentiellement aussi pléthorique, la conscience qu'il a de sa propre force n'a jamais été aussi faible. En cause, le coup de force du capitalisme globalisé, qui derrière sa promesse d'approfondir les libertés personnelles, a annihilé toute contestation. “*L'idéologie dominante d'aujourd'hui n'est pas une vision positive de quelque futur utopique, mais une résignation, une acceptation cynique du ‘monde comme il va’, qui s'accompagne de la mise en garde que si nous voulons (trop) le changer, cela ne pourra produire qu'une nouvelle horreur totalitaire*”, constate le philosophe.

“Nous vivons de plus en plus notre liberté comme ce qu'elle est effectivement : un fardeau”

Plus encore, l'aliénation capitaliste est arrivée au point où le contrôle et la domination sociale passent aux yeux de la majorité pour des expériences de liberté. Les mots de Žižek résonnent avec d'autant plus d'acuité à l'ère du macronisme et de la start-up nation, où il suffit de traverser la rue pour trouver du travail : “*Il y a mille et une manières de donner au visage de cette non-liberté celui de son opposé : quand nous sommes privés de couverture maladie universelle, on nous dit qu'une nouvelle liberté de choix nous est offerte ; quand nous ne pouvons plus compter sur un emploi de longue durée et que nous sommes obligés de trouver du boulot précaire d'année en année ou de mois en mois, on nous dit que l'opportunité nous est enfin donnée de nous réinventer [...]. Bombardés constamment de ‘libres choix’ imposés, forcés de prendre des décisions pour lesquelles nous ne sommes généralement pas qualifiés, nous vivons de plus en*

plus notre liberté comme ce qu'elle est effectivement : un fardeau nous privant de la réelle possibilité de changer".

S'il concède donc à Marx le génie de certaines intuitions "d'une actualité plus criante que jamais" - sur l'impact social de la bourgeoisie, la fétichisation de la marchandise, l'aliénation capitaliste... -, il ne néglige pas moins certaines insuffisances. La principale réside dans la croyance de Marx que "*la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs*", et que le capitalisme est condamné presque d'avance à laisser place à une société sans classes. "*Marx lui-même a parfois sous-estimé cette capacité de l'univers capitaliste à intégrer le besoin de transgression qui semblait le menacer*", écrit Žižek. Le capitalisme est en effet passé maître dans l'art de transformer la révolution en un "*spectacle extrêmement rentable*" (selon le philosophe Francesco Masci dans son *Traité anti-sentimental*, éd. Allia, qui paraît concomitamment). Le constat est donc pessimiste. Mais le philosophe a fait siens les mots de Beckett : "*Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.*"